

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.

Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 22 Septembre 1860.

GRAND-THÉÂTRE.

Les augures qui pronostiquaient le succès ne s'étaient pas trompés. — MM. Bovier-Lapierre et Ismaël, ainsi que M^{lle} Camille de Maësen font désormais partie de la troupe du Grand-Théâtre. — Les voilà pour un an chargés de nos plaisirs; à eux tout l'honneur des belles soirées qui nous sont promises, et le public en retour saura se montrer reconnaissant comme le méritent d'aussi dignes interprètes des chefs-d'œuvre qui ont immortalisé les noms de Meyerbeer, Rossini, Verdi, Halévy, etc.

Depuis longtemps nous n'avions vu sur notre première scène un ensemble aussi satisfaisant, aussi complet; il ne suffit pas en effet que dans un opéra un ou deux rôles soient brillamment remplis: il en est d'une œuvre lyrique comme d'un mécanisme compliqué où toutes les parties sont solidaires les unes des autres. A ce point de vue, les plus exigeants doivent être satisfaits, et maintenant que cette terrible épreuve du troisième début est accomplie et que les nouveaux élus peuvent être appréciés avec plus de calme et d'impartialité, nous ne craignons pas de dire que la seconde ville de l'empire comme importance politique ne le cède qu'à Paris pour l'opéra.

Guillaume Tell et *Robert-le-Diable* nous avaient montré M. Lapierre comme un ténor dont la voix ne manque ni de force ni d'ampleur; les *Huguenots* nous ont révélé un nouveau côté de son talent. Dans ce poème où l'amour occupe une si large place, où les convictions religieuses sont un des principaux ressorts de l'action, M. Bovier-Lapierre est bien le Raoul de Nangis, tel que l'ont rêvé le poète et le compositeur. — L'admission de M. Lapierre n'a donc pas été combattue; elle s'est prononcée au milieu des applaudissements les plus sincères et les mieux mérités. Félicitons-nous donc de cette acquisition qui ramène pour nous les beaux jours du grand opéra.

M. Ismaël avait fait son second début dans le *Maître de Chapelle*. Nous avions cru jusques là, aidés par nos souvenirs, connaître M. Ismaël après l'avoir entendu dans *Guillaume Tell*. Il n'en était rien et c'est un artiste entièrement nouveau qui s'est révélé à nous. — Cette musique de Paër, vieille d'années peut-être, mais jeune d'esprit et d'allures, a été dite par notre baryton avec une pureté, un charme, avec une souplesse et un éclat que nul n'aurait osé espérer. M. Ismaël, pendant sa longue absence, est devenu comédien consommé en même temps que les derniers progrès qu'il put faire comme chanteur s'accomplissaient. — Aussi ne faut-il pas s'étonner que son troisième début dans les *Huguenots*, n'ait été qu'une affaire de forme; son admission a été prononcée par le public avant de l'être par l'organe du représentant de l'autorité,

La toute jeune, toute gracieuse et charmante M^{lle} Camille de Maësen nous appartient aussi maintenant. — Elle vient tenir la place si brillamment occupée par sa sœur. Partout elle y retrouvera son souvenir et l'exemple des qualités qui en avaient fait une des idoles du public. — Heureuse enfant! à ses premiers pas sur la scène, le succès l'accueille, et ce n'est pas seulement sa fraîcheur de jeune fille, sa beauté, fleur à peine éclose qui lui valent son triomphe, elle le mérite par son talent, elle le méritera mieux encore quand, familiarisée avec la scène, elle aura pu se défaire de ces embarras, de ces émotions inséparables, dit-on, d'un premier début.

Nous aurions voulu passer sous silence un incident regrettable qui s'est passé à cette représentation, mais la presse locale l'ayant ébruité, nous ne pouvons nous taire. Au quatrième acte des *Huguenots*, un malheureux, (quel autre nom lui donner?) s'est permis vis-à-vis de M^{lle} Castan dont la présence était un service rendu au public et à la Direction, une de ces insultes qui déshonorent leur auteur plus encore qu'elles n'atteignent l'artiste qui en est l'objet, et c'est de grand cœur que nous nous associons au mépris et à l'indignation rigoureuse que le *Progrès* manifeste

pour cet insulteur anonyme.

M. Achard et M^{lle} Léontine de Maësen nous permettront pour cette fois d'être sobres à leur égard. Cependant, trois jours sur six, nous les avons trouvés sur la brèche, et même pour M^{lle} L. de Maësen ce n'était pas assez d'avoir donné dans l'opéra-comique la réplique à M. Achard, puisque mercredi dernier elle remplaçait dans *Robert-le-Diable* sa sœur qu'un rhume obstiné, dont elle ressentait déjà les effets lundi, tenait éloignée de la scène.

M. Achard et M^{lle} L. de Maësen avaient fait leur rentrée dans les *Mousquetaires de la Reine*, mais la reprise d'*Haydée*, qui depuis longtemps n'avait pas été jouée à Lyon, était pour tous deux un véritable début.

Haydée est un des derniers opéras-comiques où le fond et la forme soient dignes l'un de l'autre. L'auteur du *Domino noir* et des *Diamants de la Couronne* y a conservé la virilité, la grâce et la fraîcheur de son talent. Avec une telle musique le chant est sans effort, l'inspiration qui guidait l'auteur passe facilement dans l'âme de l'artiste, et l'action intelligente qui se déroule sous les yeux du spectateur, loin de nuire à la musique, la soutient et la complète.

Une nombreuse et brillante réunion assistait à cette représentation.

Le rôle de Lorédan a été créé par Achard d'une manière toute magistrale, et les vieux habitués qui se souvenaient d'avoir vu *Haydée* à sa première apparition malgré leur fidélité au souvenir étaient obligés d'avouer leur préférence pour le présent aux dépens du passé. — La romance *Ah! que Venise est belle!* a été dite surtout avec une ampleur et un charme incomparables. — M^{lle} L. de Maësen n'a pas été moins brillante ni moins remarquée dans le rôle d'*Haydée*.

MM. Filliol, Julien, Gustave et M^{lle} Quesnet ont concouru par leur talent à la parfaite exécution de cet ouvrage.

M. Justamant nous paraît avoir certaine parenté avec le *Magicien* qu'il met en scène dans son ballet; il a trouvé le moyen d'acquiescer et de

fixer par la danse un public nombreux qui témoignait son plaisir à la vue des *Contrebandiers* par des bravos à l'adresse de M^{lle} Dor. — M. Vincent et M. Charlton accomplissaient dans cet ouvrage, l'un son premier début et l'autre son deuxième. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Tout le monde a lu un roman d'Alexandre Dumas, appelé *le Maître d'Armes*. Quand je dis tout le monde, cela signifie qu'il est peu de personnes pour qui le nom de notre fécond romancier mis sur la couverture d'un livre ne soit un puissant attrait. On se laisse séduire par ce nom comme on achète avec confiance les produits d'un industriel dont la marque de fabrique est renommée. Cependant, à tout prendre, *le Maître d'Armes* est un des enfants les moins intéressants de l'auteur des *Mousquetaires* et de *Monte Christo*; mais si le roman est faible, le drame qu'en ont tiré MM. E. Grangé et X. Montépin est d'un intérêt puissant et soutenu. Après les *Micaël l'Esclave*, les *Maître d'École* et *tutti quanti* que nous avons vu paraître et disparaître aux Célestins, *Pauline* est un chef-d'œuvre. Je n'entreprendrai pas de raconter la vie et les habitudes de ce comte Horace de Benzeval, espèce de Lacenaire gentilhomme, tigre à figure humaine et qui se promène dans le drame le stylet ou le pistolet à la main. Analyser *Pauline*, c'est raconter la pièce d'un bout à l'autre, car chaque personnage a son importance réelle et concourt puissamment au développement de l'intrigue. Il est cependant trois rôles principaux : le comte Horace, Pauline, sa femme et sa victime, et Lucien de Merval, le cousin de Pauline, qui devient son sauveur en l'arrachant à la lente agonie que son mari lui réservait pour se débarrasser d'un témoin de ses crimes. — En vérité, si ce public qui aime les situations accentuées, qui se donne corps et âme aux émotions fortes et poignantes, ne prenait pas le drame de *Pauline* sous sa protection et ne lui faisait pas un succès égal au plus grand, il faudrait croire que les beaux jours du mélodrame sont passés et que, blasée, fatiguée de tout, la foule, au lieu de vouloir être remuée, surexcitée, ne demande plus qu'à être innocemment chatouillée. — Il n'en est rien heureusement, et le public ne fait pas plus défaut aux artistes que les artistes ne manquent au public.

Nous avons dit déjà ce que nous pensions de MM. Lambert, Henri et Franck et de M^{lles} Yilton, Demonchy et Léopoldine. Nous ajouterons à propos de M. Laty, que le personnage de Lucien lui

fournit un rôle à sa taille : passion énergique, mais discrète et contenue, vaillance de cœur. Tous ces sentiments difficiles à exprimer sont rendus par lui avec cette conscience et ce talent qui nous ont rappelé son succès dans *les Mousquetaires* et *la Reine Margot*.

M. Didos a fait son deuxième début mercredi, dans *l'Honneur et l'Argent*. La comédie de M. Ponsard n'avait pas été jouée depuis quelques années. Sans revenir sur les discussions et les controverses que la pièce a soulevées lors de son apparition, sans examiner si l'honneur y gagne bien sa cause contre l'argent, je me bornerai à constater l'accueil que le public a fait à cette reprise. — Bien que quelques-uns prétendent qu'une comédie en vers est synonyme de lassitude et d'ennui, il était facile de voir que les beaux sentiments traduits dans de beaux vers n'ont pas perdu droit de cité en France. Les applaudissements chaleureux qui ont salué la grande tirade du quatrième acte en sont la preuve.

Cette reprise de *l'Honneur et l'Argent* est montée avec un soin et une conscience extrêmes. M. Dorsay remplit le rôle de Rodolphe, qu'il avait créé il y a sept ans, et ceux qui l'admiraient alors ont pu se convaincre qu'il méritait encore les éloges qui lui furent donnés pour la manière sobre et ferme dont il dit le vers. — M. Bardou, MM^{lles} Lobry et Demonchy ont retrouvé dans *l'Honneur et l'Argent* les applaudissements auxquels ils sont habitués. Il est malaisé de n'être pas injuste à l'égard de quelques-uns des artistes qui concourent à cette représentation; ainsi nous venons d'oublier MM. Ménéhant, Dupré, Henri, Franck, Martin et Depay. Cependant eux tous, aussi bien que ceux que nous avons déjà cités, se sont fait remarquer par leur respect pour le vers et l'intelligence de leur diction. — A bientôt le troisième et dernier début de M. Didos; il coïncidera probablement avec le départ de M. Levassor, et le théâtre des Célestins, rentré alors dans le courant de ses habitudes, pourra nous donner les nouveautés auxquelles les bénéfices des artistes servent de prétexte. La saison du travail incessant va recommencer. En attendant, M. Levassor continue le cours de ses triomphes, et chacune de ses représentations est un nouveau succès à enregistrer.

MAXIME.

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,
J'ai lu, le 2 septembre 1860, dans le *Courrier de Lyon*, que LL. MM. H., après la réception qu'Elles ont reçue à Aix-les-Bains, avaient été

visiter la cascade de Gresy, afin de connaître un lieu qui rappelle bien des douleurs. Je me suis souvenu que je possédais dans mes archives la relation exacte du fait malheureux auquel le *Courrier* faisait allusion. J'ai pensé que vos abonnés le liraient avec intérêt; c'est dans cette conviction que je vous le transmets, tel qu'il a été publié dans le *Journal de Lyon* du 24 août 1815, d'après la relation de M. Demaison, inspecteur des eaux d'Aix.

Daignez agréer, etc. Jérôme Coton.

Un événement affreux et irréparable occupe en ce moment toute la société; il arrache des larmes à une famille désolée et aux nombreuses personnes qui avaient appris à chérir l'intéressante victime dont nous allons raconter la fin cruelle et prématurée. Le 10 de ce mois d'août 1815, S. M. la reine Hortense, qui prenait les bains à Aix-en-Savoie, partit de ce lieu sur les trois heures, dans le dessein de visiter la cascade de Grésy, située à Moiron. Sa Majesté était accompagnée de M. le comte d'Arjussou, son premier chambellan; de M^{me} la baronne de Broc, sa dame du palais, et de M^{me} Cochelet, sa lectrice.

Pour voir tout l'effet de la cascade il fallait se placer devant elle et passer d'abord sur une planche d'environ quinze pouces de largeur sur deux pieds de long, et solidement appuyée sur un roc.

En cet endroit, les eaux du torrent se sont creusé dans le roc même une infinité de bras qui en se rejoignant avec violence tourbillonnent dans des espèces de gouffres.

A peine la Reine avait franchi le passage, que Madame la baronne de Broc, qui suivait appuyée faiblement sur le bras du meunier d'un moulin voisin de la cascade, tomba dans le torrent. La chute fut si rapide que l'on ne put en distinguer précisément la cause; seulement M^{me} Cochelet et le meunier ont remarqué que Madame la baronne de Broc avait chancelé en posant le pied sur la planche. Apparemment troublée par l'aspect de la rapidité des eaux du torrent, elle aura posé le pied à faux sur une partie du roc très-inclinée et couverte d'un limon humide et glissant qui semblait à l'œil être du gazon et présenter une surface horizontale.

A l'instant où elle se sentit entraînée, elle fit un mouvement pour se retourner vers le meunier qu'elle ne touchait que de la main, et cet effort même, dérangeant son équilibre, déterminait plus violemment sa chute.

Qu'on juge de l'état de la reine, qui, occupée tout entière de la chute et du bruit de la cas-

Pâle, tremblante, éperdue, Sabine rentra dans sa chambre pour cacher sa douleur...

Mais le lendemain, quand à quatre heures du matin le jeune homme arriva, Sabine était prête et... lui tendit la main!

Après l'orage de la veille, le sourire de Romain était un rayon de soleil qui ramenait l'espérance.

La partie de ce jour-là fut belle, mais on ne pouvait recommencer ainsi à courir aussi loin tous les dimanches. Les semaines suivantes, les sorties reprirent leurs allures habituelles, et Sabine n'était pas pour cela consolée.

Vers le milieu du mois de juin, le temps se mit à l'orage, et quand arriva le matin du dimanche, il faisait un temps effroyable. De gros nuages noirs, bas et chargés d'électricité, passaient dans l'air, et bientôt la grande voix du tonnerre domina tous les bruits de grande ville.

Sabine, seule dans l'atelier, était en proie à la plus dévorante inquiétude; elle prenait sa broderie, la jetait de côté pour saisir son crayon, qu'elle ne tardait pas à abandonner pour un livre bientôt négligé à son tour.

En entrant dans l'atelier, son père la trouva penché à mi-corps dans la rue.

— Tu as peur du tonnerre, *garçon*? dit-il en riant?

— Non, père.

— Tu parais bouleversée...

— Mais, père, nous ne pourrions jamais sortir.

— En effet!

— Pense-tu que Romain soit en route par un temps pareil?

— Oh! toujours à Charenton! L'amour est plus intrépide que les oiseaux: il ne craint pas de se mouiller les ailes.

— Enfin! soupira Sabine en reprenant sa faction à la fenêtre, pourvu qu'il soit rentré!

— Bah! quand j'allais voir ta mère jadis, mon enfant, il serait tombé des petits couteaux la pointe en bas que je me serais mis en route. Romain est amoureux, parbleu!

Sabine ferma violemment la fenêtre et reprit son pinceau en essayant de chanter, mais sa chanson lui resta dans la gorge. Néanmoins elle continua de peindre avec rage, en s'absorbant dans sa besogne.

Un coup de tonnerre fit trembler les vitres sans lui imprimer l'ombre d'un mouvement, mais Morriès, qui lisait son journal, releva la tête, s'en alla regarder dans la rue à son tour, et, de la fenêtre, jetant un regard involontaire sur sa fille, il s'aperçut qu'elle était assise à la place de Romain.

— Est-ce que vous êtes associés? dit-il avec une pointe de malice.

— Qui, associés?

— Toi et Romain.

— Pourquoi?

— Tu travailles à son vase...

— C'est par distraction, répondit Sabine en reprenant son livre.

— Tiens, fit Morriès, qui sans doute avait plus vu qu'on ne pensait, j'ai peur que tu n'aies trouvé en lui plus qu'un *camarade* d'atelier.

— Père, s'écria la pauvre enfant en se jetant éperdument au cou de son père, je ne lui ai jamais dit.

— Alors, tu avoues.

— Père, c'est plus fort que ma volonté! Je sens que lorsqu'il n'est pas là, quelque chose me manque.

— Voilà bien les enfants! Sais-tu d'abord ce qu'il est?

— Après toi, père, c'est le premier peintre sur porcelaine de Paris!

— Et puis?

— C'est un brave et noble cœur!

— Tu en es sûre?

— Dame, père... autant qu'on peut l'être.

— Alors, dis-moi pourquoi ce noble cœur est à Charenton par un temps pareil au lieu d'être auprès de nous?

— Je n'en sais rien.

— Enfin, t'a-t-il confié son secret?

— Non, répondit la jeune fille embarrassée.

— Ma fille! reprit solennellement Morriès, qui pour la première fois de sa vie se servait de cette appellation, quand on a des secrets à vingt ans, mauvais signe; quand ces secrets on a honte d'en dire un mot à ses meilleurs amis, mauvaise chose! Car enfin nous sommes ses amis; je le traite comme un égal, je le gâte même, ton Romain! Mais tu comprends, je suis à l'âge des précautions, de la sagesse... Si Romain n'a pas de conduite, je veux bien le garder comme artiste, le payer double, l'admirer triple... mais l'aimer comme un fils... l'accepter comme... un gendre, jamais!

Morriès avait à peine prononcé cette dernière parole que la porte s'ouvrit avec fracas et que Romain, tout courant, entra dans l'atelier avec une bouffée de vent de la rue.

— Passe chez toi, Sabine fit rapidement Morriès, j'en saurai plus que toi dans un quart d'heure!

— Vous voilà solennel comme le tonnerre, cher patron, dit en riant le jeune homme.

Pour toute réponse, Morriès lui indiqua du doigt un siège.

HIPPOLYTE LANGLOIS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

**

Félix N... avait renvoyé son domestique.

Un autre se présente, et lorsqu'il est à peu près agréé, son maître lui dit:

— Ecoutez, mon ami, je ne suis pas méchant, mais je n'aime pas à user mes paroles pour rien. Il faut qu'on me comprenne à demi-mot. Ainsi, quand je dis: « Donnez-moi mes rasoirs pour me faire la barbe, » il faut m'apporter en même temps de l'eau chaude, du savon, un pinceau à barbe, une serviette, enfin tous les accessoires de la toilette. Ainsi du reste.

Pendant quelque temps, tout alla à merveille, et Félix se félicitait d'avoir un si excellent serviteur.

Un jour, il se sent indisposé, et dit à son domestique d'aller chercher son médecin qui demeurerait à deux pas.

Le Frontin s'en va.

Une demi-heure se passe; une heure, deux heures se passent également. Point de médecin, ni de domestique.

Enfin, au bout de trois heures, voilà Frontin de retour.

Ah! ça, dit Félix, est-ce qu'il faut tant de temps pour aller prévenir le docteur?

— Dame, monsieur sait bien que lorsqu'il me donne un ordre, il faut que je devine tout ce dont il peut avoir besoin. Je suis donc allé prévenir le médecin, la garde-malade, en cas qu'il faille passer la nuit; le notaire, en cas que monsieur veuille faire son testament, et les Pompes-Funèbres, en cas que monsieur casse sa pipe.

**

AU RESTAURANT.

Le consommateur. — Qu'est-ce que vous m'apportez là?

Le garçon. — Dame! monsieur... des pieds de mouton à la poulette.

Le consommateur. — Comment! je vous demande une cervelle de mouton, et vous m'apportez des pieds... Vous avez donc perdu la tête!

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.

cade, ne pouvait ni voir ni entendre ce qui se passait autour d'elle, lorsque les cris de M^{lle} Cochelet et des autres témoins de l'événement vinrent lui révéler un affreux malheur. Vainement le meunier et les gens de la suite de S. M. tentèrent ce qui était en leur pouvoir pour sauver Madame de Broc qui était tombée dans l'un des gouffres où se précipitait une énorme colonne d'eau, vainement M. le comte d'Arjusson fit au péril de sa vie des efforts multipliés; tout fut infructueux. Enfin, après vingt minutes on parvint à retrouver et à ressaisir Madame de Broc, mais elle paraissait absolument privée de la vie. Comment aurait-elle pu survivre au coup violent qu'elle a dû recevoir en tombant d'une hauteur de vingt-cinq pieds sur les rocs et résister à la pression de la colonne d'eau qui l'enfonçait dans le gouffre ?

Cependant M. le comte d'Arjusson avait appelé tous les secours possibles, mais ils ne purent arriver qu'une demi-heure après que Madame de Broc avait été retirée de l'eau.

M. le préfet du Mont-Blanc, M. Desmaisons, inspecteur des eaux, M. Lasserre, médecin, M. Canton, chirurgien, survinrent en même temps. On essaya tous les moyens indiqués en pareil cas, aucun ne parut réussir; cependant comme la mort ne semblait pas encore parfaitement constante, M. le préfet ordonna le transport du corps à Aix, mais là comme à Moiron tous les secours lui furent inutiles.

Malgré les cris et les larmes que lui arrachait la douleur, la reine Hortense n'avait consenti à quitter cette scène de désolation; elle avait voulu juger par elle-même des efforts que l'on tentait pour rappeler à la vie la jeune et vertueuse amie que son cœur avait adoptée.

Enfin, au moment où il n'y eut plus d'espoir, M. le comte d'Arjusson parvint avec peine à arracher S. M. d'un si triste spectacle.

La reine est livrée à la plus profonde douleur et son cœur ne pourra de longtemps guérir de la blessure cruelle qu'il vient de recevoir.

Madame de Broc était âgée de vingt-quatre ans. Elevée avec la reine Hortense, elle avait obtenu dès l'enfance une place dans le cœur de cette princesse: la même sensibilité, la même pitié pour le malheur, le même goût pour les arts avaient fortifié chaque jour le penchant de deux amies faites l'une pour l'autre. La reine enfin avait donné toute son amitié à celle qui avait obtenu toute son estime.

La nature s'était plu à prodiguer ses dons à M^{me} de Broc, elle était belle et jolie, pleine de

grâces et d'élégance; une excellente éducation avait orné son esprit à la fois solide et brillant; elle réunissait tous les talents, tous les agréments de son sexe; elle cultivait avec succès le dessin et la peinture. Douée d'un cœur droit, elle en écoutait toujours les inspirations, aussi quoique jeune elle était d'un sage conseil; jamais femme n'eut plus de charmes dans le caractère et ne fut susceptible d'un attachement plus tendre.

M. de Broc, son mari, heureux en ce moment de l'avoir devancée dans la tombe, ne cessait de lui rendre cette justice.

Ces deux jeunes époux étaient le modèle de l'amour conjugal et du bonheur.

M. de Broc, jeune, beau, brave officier-général, après une campagne dans laquelle il avait servi avec honneur, surtout à Wagram, mourut en Italie dans l'hiver de 1810 à 1811, et laissa d'éternels regrets à sa veuve.

Tous le monde se rappelle la douleur de cette femme accomplie. Pendant deux ans entiers, rien n'a pu tarir la source de ses larmes ou la distraire de sa tristesse. Ce sentiment était devenu moins violent sans doute, mais il était bien vif encore, et le moindre mot, le plus simple souvenir rouvrait d'abord la blessure d'un cœur profondément sensible.

Avec tous les avantages qui l'entouraient, M^{me} de Broc devait être et fut souvent recherchée depuis son veuvage, mais les plus brillantes propositions n'ont pu l'éblouir.

Jamais la calomnie ou même la médisance n'osèrent effleurer de leur souffle la pureté d'une telle vie. C'était la fleur sans tache, le vase d'innocence dont parle l'Écriture.

M^{me} de Broc avait conservé après la mort de son époux, environ vingt mille livres de rente; elle prélevait sur son revenu la modeste somme nécessaire à ses besoins, tout le reste était consacré aux malheureux. Elle ne se contentait pas de donner des secours à ceux que le hasard ou la pitié lui présentaient, sa bonté allait chercher parmi les infortunés ceux qu'on appelle *pauvres honteux*, c'est-à-dire ceux en qui un noble sentiment rend le malheur plus sacré. Elle avait adopté des familles qui recevaient constamment ses largesses. Avant de partir pour ce fatal voyage, elle voulut visiter tous ses pauvres; elle pourvut à leurs nécessités pendant son absence: «Au moins ils vivront!» disait-elle, et cette certitude donna quelque sérénité à cette âme, qui, la veille de son départ, parut, on ne sait pourquoi, atteinte d'une tristesse que rien ne put éclaircir.

Telle est la femme charmante qui vient d'être

enlevée à une reine qui l'honorait d'une amitié si précieuse, à la société dont elle faisait l'ornement, à une famille adorée, à un père âgé et vénérable, qui rendaient avec usure à cet ange de bonté tout l'amour qu'elle avait pour eux.

On a remarqué que M^{me} de Broc écrivit le matin même de sa fin tragique, à M^{me} la princesse de la Moskowa, sa sœur: «Je ne sais pourquoi je suis triste, je me reproche de n'avoir pas été l'embrasser à la campagne avant mon départ. Je me consolerais de ce chagrin, en te donnant le mois d'août tout entier.»

Mais il est un hasard bien plus remarquable encore dans la destinée de cette jeune victime du malheur. Elle a été transportée après sa mort, dans le même lieu, dans la même maison, dans la même chambre où la première nouvelle de la mort de son mari lui avait fait verser tant de larmes.

L'ORPHELIN DE PETIT-BOURG.

II.

LES AVEUX.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Un samedi soir elle dit à Romain :

— Si vous n'aviez pas à faire cette course... indispensable dans la matinée du dimanche, nous aurions été demain à Fontainebleau.

— Qui empêche cela ?

— Oh ! mais ce voyage ne serait magnifique qu'à une condition, c'est qu'il faudrait partir au lever du soleil.

— Je suis à vos ordres pour demain, répondit le dessinateur en jetant rapidement les yeux sur la pendule.

— Pour demain à cinq heures ?

— Je serai chez vous à quatre heures.

Aussitôt Romain rangea ses pinceaux, fit sa toilette de ville et quitta l'atelier.

— Le cœur mène la tête de plus en plus ! murmura Morriès avec un peu d'ironie.

Sabine ne fut pas maîtresse de réprimer le mouvement de curiosité qui l'entraîna à la fenêtre.

Elle vit Romain qui arrêtait une voiture de place, et l'entendit qui disait au cocher :

— Il y a cinq francs de pourboire si j'arrive à la gare de Lyon pour prendre à huit heures le train de Charenton.

Camille, qui avait entendu le dernier mot, se mit à chanter ce refrain d'une chanson bien connue :

« Lune de miel, belles amours,

» Durerez-vous pour lui toujours ? »